

# Louis Agassiz et son séjour à Neuchâtel de 1832 à 1846

Autor(en): **Tribolet, M. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **90 (1907)**

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-90157>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LOUIS AGASSIZ

et son séjour à Neuchâtel de 1832 à 1846

PAR

le prof. M. DE TRIBOLET

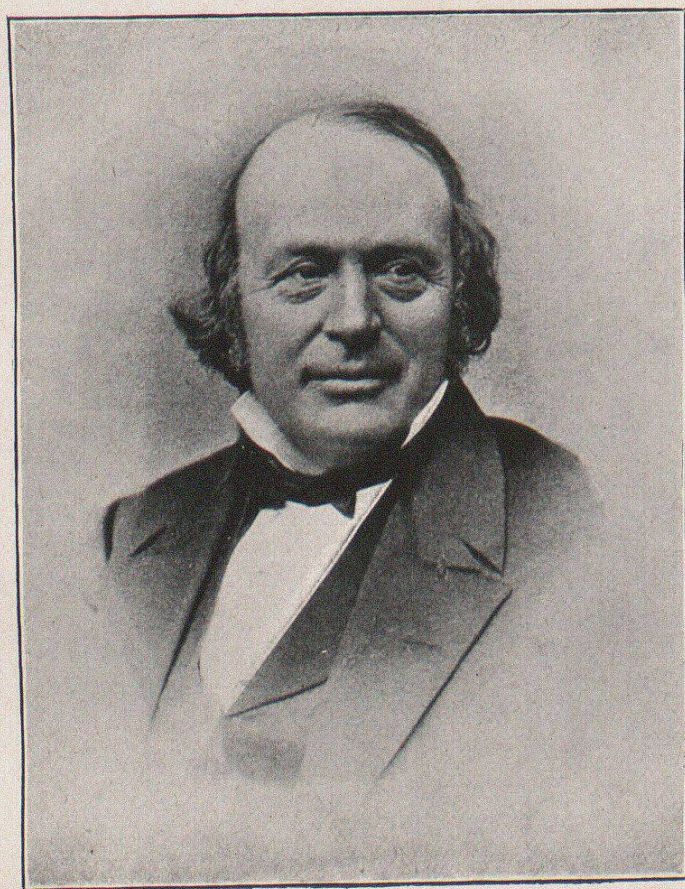
---

Parmi les savants dont la Suisse romande peut avec raison s'honorer, Agassiz est certainement un de ceux dont la réputation est le plus populaire. Ses prodigieuses capacités, son talent exceptionnel d'observation, la facilité avec laquelle il se mettait au fait de toutes les questions et abordait les sujets les plus divers, le grand mouvement intellectuel qu'il a développé partout où il a vécu, la valeur de ses propres recherches, ont fait de son nom l'un des plus grands de la science au XIX<sup>e</sup> siècle. Avec cette belle assurance qui fut un des traits de sa nature expansive, il écrivait de Munich à son père, le 14 février 1829 : « Je voudrais que l'on pût dire de Louis Agassiz : il fut le premier naturaliste de son siècle, bon citoyen et bon fils, aimé de tous ceux qui le connurent. Je sens en moi la force d'une génération entière pour travailler à ce but et je veux l'atteindre si les moyens ne me manquent pas... » Tels étaient, à vingt-deux ans, son programme et son rêve. Personne ne niera qu'ils se soient réalisés, et si Agassiz n'a pas été le premier, il a certainement été l'un des premiers naturalistes du siècle passé. N'était-ce pas assez pour justifier toutes ses ambitions ? Et n'est-ce pas la raison pour laquelle nous nous trouvons réunis en ce lieu, afin de célébrer à notre tour l'anniversaire de sa naissance !



PL. X

FÊTE DU CENTENAIRE DE L. AGASSIZ  
à Motier (Ct. de Fribourg) 1807-1907.



Jean Louis Rodolphe Agassiz  
né à Motier, 1807, † Cambridge (Mass.), 1873.



La carrière d'Agassiz, si on fait abstraction du temps de son enfance, comprend deux périodes distinctes d'une longueur presque égale, — à peu près un quart de siècle chacune —, la première avant, la seconde après son départ pour le Nouveau Monde.

Pendant la première période de sa vie, passée en grande partie à Neuchâtel, période dans laquelle il se trouvait dans toute la fraîcheur de la jeunesse et toute la vigueur de cet âge d'or du talent, il fit dans le domaine encore peu connu de la paléontologie ces investigations qui l'ont placé au premier rang des hommes scientifiques de son temps. C'est aussi à cette époque qu'il commença ses recherches zoologiques, qui n'arrivèrent que plus tard à leur point culminant, et qu'il exposa la conception hardie d'une ère glaciaire universelle, qui aurait été la clôture des temps géologiques, et à laquelle son nom reste perpétuellement attaché.

Dans la seconde période, poursuivant ses travaux avec une ardeur nouvelle sur un théâtre plus vaste, admirablement approprié à sa puissance intellectuelle, cet homme nous apparaît comme le grand maître des sciences naturelles, non seulement auprès de ceux qui sont chargés de les enseigner, mais auprès d'une nation toute entière. La sympathie générale et une assistance efficace faisaient encore défaut à ce genre d'études. Dès son arrivée, Agassiz adressa à la nation de chauds appels auxquels elle répondit généreusement. L'école de Cambridge, le Musée Agassiz, l'école d'histoire naturelle d'Anderson, dans l'île de Penikese, comme aussi l'intérêt éveillé universellement en faveur de la science, sont les monuments durables de l'influence bienfaisante qu'il a exercée dans sa seconde patrie.

A Neuchâtel, comme ailleurs en Suisse, la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est marquée par un réveil intellectuel accentué. Le mouvement scientifique créé sous l'influence de Cuvier devait y avoir son retentissement.



Avant 1830 on peut dire que tout était à créer dans ce domaine. Les sciences n'étaient pas enseignées et les études littéraires seules ou presque seules dominaient.

Mais finalement un courant nouveau se manifeste et les Conseils de la Bourgeoisie se décident à faire quelques concessions à l'enseignement scientifique, qui prenait dans le monde une place et une influence prépondérantes. Il en résulta la création de deux chaires, l'une de mathématiques, l'autre de physique et de chimie. Mais jusque là personne n'avait songé à l'enseignement de l'histoire naturelle.

C'est alors que Louis Coulon, un de vos anciens présidents — dont plusieurs d'entre vous se rappellent sans doute encore la sympathique figure —, vint suppléer à cette lacune en cherchant à obtenir une place au soleil pour la science qui lui était chère. Formé par de bonnes études à Paris, éclairé par le contact des savants naturalistes qui brillaient en France à cette époque, il sentait, mieux que personne, ce qui manquait pour mettre Neuchâtel en état de prendre sa part des recherches organisées dans tous les pays civilisés. Mais pour y parvenir, il fallait trouver un homme animé des mêmes intentions et de la même ardeur que lui, un professeur capable et surtout assez désintéressé pour se contenter des conditions modestes qu'on pouvait lui offrir. Grâce à l'initiative de Coulon, un jeune savant du plus brillant avenir allait devenir le chef et l'âme du mouvement scientifique qui illustra Neuchâtel il y a déjà plus d'un demi-siècle.

Le nom de L. Coulon est aujourd'hui inséparable de celui d'Agassiz. C'est à lui que nous devons l'établissement de ce naturaliste à Neuchâtel. C'est lui qui sut découvrir et encourager ce génie naissant, en lui fournissant les moyens de mettre en lumière ses talents de professeur et en lui procurant, pendant la plus belle période de cette vie laborieuse, à cette époque de jeunesse ardente et enthousiaste, un asile tranquille pour élaborer et publier les

multiples travaux qui ont, à juste titre, fondé sa réputation.

Je passe sur l'enfance et la jeunesse de notre savant compatriote et j'en arrive à son séjour à Paris, où il termina ses études et fit la connaissance de Cuvier et de Humboldt, qui lui restèrent attachés et devinrent ses protecteurs.

Distinguant chez le jeune médecin les preuves d'un réel mérite et ayant pu apprécier la valeur de ses premiers travaux, Cuvier mit à sa disposition, avec une libéralité aussi rare que remarquable, tous les matériaux que lui-même avait réunis pour une histoire des poissons fossiles, renonçant à s'en servir pour enrichir l'œuvre de son protégé. Cet héritage ne pouvait tomber en de meilleures mains et un pareil acte de désintéressement scientifique honorait autant celui qui en avait eu la pensée que celui qui en était l'objet.

La connaissance qu'Agassiz fit de Cuvier fut le point de départ de sa vocation. La proposition du grand naturaliste était séduisante, aussi ce puissant encouragement acheva-t-il de décider sa carrière. Il avait compris qu'il touchait à un moment critique de sa vie et qu'il était temps de prendre une décision définitive. Confiant dans son étoile, il prend bravement son parti ; il sera naturaliste. Hélas ! si ce n'était pas pour lui le chemin de la fortune, c'était au moins celui, plus glorieux, de la renommée.

A la mort de Cuvier, en mai 1832, il s'agissait de terminer l'*Histoire naturelle des poissons* que le grand savant laissait inachevée. Valenciennes lui proposa de s'associer à ce travail en lui faisant des propositions fort engageantes. Mais la nostalgie du pays natal l'emporte et il refuse les ouvertures qui lui sont faites. Il est trop peu Français de caractère et désire trop vivement s'établir en Suisse pour préférer la place qui lui est offerte.

Le jeune homme caressait, en effet, l'idée — suivant en cela les désirs de sa mère — de venir s'établir à Neu-



châtel, où il avait des parents, et se trouverait plus rapproché de sa famille, qui était venue habiter Concise. C'est alors qu'il s'adressa à Louis Coulon, l'âme de tout ce qui s'y faisait alors dans le domaine des sciences naturelles, lui exprimant le désir d'obtenir une place de professeur au collège. Seul, en effet, Coulon pouvait lui tendre la main pour le tirer d'embarras et lui aider à prendre dans le monde la situation qu'il ambitionnait.

« Ce qui me fait surtout désirer de quitter une grande ville, écrit-il à Coulon le 20 juin 1832, et ce qui me fait préférer pour mes recherches scientifiques le séjour de Neuchâtel à toute autre position, c'est que chez vous je pourrai vivre beaucoup plus paisiblement et que j'aurai beaucoup plus de facilité à poursuivre dans la campagne l'étude que dorénavant je me propose surtout de faire... Du reste, la privation des grandes collections n'est pas très sensible lorsqu'on peut les visiter de temps en temps et elle est bien compensée par la contemplation immédiate de la nature ».

Coulon encourage Agassiz en lui disant que la création d'une chaire d'histoire naturelle n'est pas chose impossible et lui demande s'il se contenterait de 70 à 80 louis par an pour 10 heures de leçons par semaine. Il ajoute qu'il ne peut pas attendre le moment de le voir et de l'avoir pour collègue. 80 louis ! ce n'était pas très lucratif, mais Agassiz ne recherchait pas la fortune. Il accepte avec reconnaissance cet humble salaire, qui fait rire aujourd'hui, car c'était son salut.

Cependant Coulon avait trop escompté l'avenir et ne s'était pas inquiété de l'assentiment de la Bourgeoisie, qui était d'un avis contraire et ne désirait nullement la création d'un nouvel enseignement. Elle craignait de compromettre les finances de la Ville, car un déficit de 4000 fr., causé par la récente construction d'un nouveau bâtiment d'école et les événements politiques de l'année précédente, l'avaient rendue sage et prévoyante.

Il fallut l'intervention de Coulon pour aplanir les difficultés que rencontrait la création de cette nouvelle chaire d'histoire naturelle. Mais Coulon avait trouvé dans son protégé l'homme qu'il cherchait tant; il avait deviné en lui le génie capable d'éveiller dans son pays, par sa parole ardente et par son activité, l'amour des sciences de la nature et eût fait l'impossible pour l'avoir à ses côtés et faciliter l'essor de cette brillante intelligence, si remplie de promesses. Se chargeant lui-même de ce que la Bourgeoisie n'osait entreprendre, il se mit à la tête d'une liste de souscriptions qu'il recueillit lui-même une à une avec cette intrépidité calme, mais irrésistible de l'homme convaincu, et bientôt il était en état d'offrir au jeune docteur un modeste traitement annuel de 2000 francs, assuré pendant trois ans. Ainsi donc Neuchâtel ouvrait le premier ses portes et ses bras à Agassiz. On sait qu'il y resta fidèle et que c'est dans cette petite ville que s'écoula la première partie de sa carrière scientifique.

Enchanté d'avoir enfin trouvé une situation, d'avoir un poste fixe que son imagination lui représente comme une fortune, Agassiz arrive pour en prendre possession. Il inaugurerait enfin une vocation qui devait faire le bonheur de sa vie, car enseigner fut pour lui une passion, ce qui explique l'influence extraordinaire qu'il exerça dans la suite sur ses élèves. Il débutait donc comme professeur libre, sous les auspices d'un groupe de généreux citoyens.

Les cours commencèrent en automne et Agassiz prononça sa leçon d'ouverture le 12 novembre 1832, en présence d'un nombreux public, sur les relations entre les différentes branches de l'histoire naturelle et les tendances actuelles de toutes les sciences. Son succès fut grand et le jeune professeur séduisit dès cette première leçon son nombreux auditoire. Grand, bien fait, possédant une figure aimable et un regard brillant d'intelligence, il gagnait la sympathie de tous ceux qui l'approchaient. Sa physionomie était franche et ouverte, son caractère attachant. Il y



avait dans son enseignement, comme dans sa conversation, quelque chose de chaleureux, de communicatif, de familier et d'élevé. Il savait adapter son langage à l'état d'esprit de ceux qui l'écoutaient; un entrain que rien ne pouvait contenir s'unissait chez lui à la facilité et au charme de la diction. Toujours prêt à créer des théories, à les discuter, à exposer des idées nouvelles, il captivait ses auditeurs par la verve et la clarté de son exposition. Il sut éveiller dans l'esprit de ses étudiants des besoins intellectuels élevés et leur communiquer cette soif de connaître, cette ardeur au travail, cet amour du bien et de la vérité qui furent la passion de toute sa vie.

Le professeur suppléait au manque de matériel d'enseignement par des excursions qu'il faisait avec ses étudiants aux environs de Neuchâtel, excursions dans lesquelles il initiait ses élèves à la pratique de l'histoire naturelle. Ces courses, en vue desquelles il avait publié un petit opuscule : *Tableau synoptique des principales familles naturelles des plantes* (1833), étaient des fêtes pour les étudiants, qui voyaient dans leur maître un compagnon alerte, plein d'entrain, de vigueur, de gaieté, et dont toute la personne éveillait en eux le feu sacré de la science.

A côté de ses leçons et afin d'associer le public à son activité, le nouveau professeur donne des cours publics et des conférences dont le produit est appliqué à l'agrandissement du Musée d'histoire naturelle. Grâce à l'autorité de sa parole, au charme de sa voix et de sa figure, il passionnait ses auditeurs qui restaient suspendus à ses lèvres, même lorsqu'il traitait les sujets les plus abstraits. Aussi les questions qui préoccupaient les naturalistes pénétraient-elles, assure-t-on, jusque dans les salons. Ce talent de parole qu'Agassiz possédait à un haut degré, fut un de ses principaux moyens d'action et contribua grandement à sa célébrité.

Ce n'est qu'en 1835 que les Conseils de la Bour-

geoisie décrétèrent la fondation d'une chaire d'histoire naturelle et qu'Agassiz, de professeur libre qu'il était auparavant, devint professeur régulier. Neuchâtel, et non plus l'initiative privée, offrait ainsi au jeune savant la position stable qu'il ambitionnait et dont il avait besoin pour se livrer à ses études de prédilection.

Si le nouveau professeur se préoccupait des besoins de son enseignement, il s'inquiétait davantage encore de ses études personnelles et de la publication de leurs résultats. Il avait l'esprit trop vaste et trop remuant pour s'enfermer dans une spécialité et se jetait résolument dans les plus vastes entreprises, comme s'il avait senti ses forces inépuisables. Un des traits distinctifs de son caractère était, en effet, une curiosité passionnée qui le poussait à tout ; à cette curiosité toujours active s'ajoutait une mémoire dont l'étendue tenait du prodige et une facilité singulière de passer d'un travail à un autre, immédiatement, sans effort, faculté qui peut-être a contribué plus que toute autre à multiplier son temps et ses forces.

A Neuchâtel, le jeune savant n'a plus, comme à Munich et à Paris, des collections importantes à consulter, des quantités de matériaux à utiliser ; il n'a pas non plus des savants prêts à venir à son aide. Mais il est le premier, le chef, et il rallie autour de lui un groupe de personnes qui rappellent sur un théâtre plus modeste la petite Académie qu'il avait créée pendant le cours de ses études à Munich. Avec la confiance d'un homme pourvu des ressources de la puissance et de la fortune, il se mit à réunir autour de lui tous les éléments d'un centre scientifique. Il sut se créer des collaborateurs qui ne tardèrent pas à devenir ses amis et il se trouva ainsi au centre d'une réunion d'hommes distingués qui, s'encourageant et s'éclairant mutuellement, ont contribué avec lui à la publication des beaux et nombreux ouvrages qui ont à la fois créé sa réputation et illustré son séjour à Neuchâtel. Nul n'ignore la part qui revient à ses collaborateurs, surtout



à Desor et Ch. Vogt, jusqu'à Hercule Nicolet, son lithographe, amateur passionné d'entomologie, qui est l'auteur d'un beau travail sur les Podurelles, paru dans les Mémoires de notre Société.

Agassiz avait déjà conçu, pendant ses études, le plan d'un grand ouvrage sur les poissons d'eau douce. C'est le premier dont il se soit sérieusement occupé, et celui peut-être qui a été le plus constamment le but des travaux et des efforts des premières années de sa vie scientifique. Cet ouvrage considérable, plein de faits nouveaux et intéressants, intitulé *Histoire naturelle des poissons d'eau douce de l'Europe centrale*, et qui avait été entrepris sur un plan très vaste, est malheureusement resté inachevé. Il n'en parût que trois livraisons, publiées en collaboration avec Ch. Vogt et qui traitent de l'embryologie et de l'anatomie des Salmonides.

Mais il n'avait pas tardé, sur les conseils de Cuvier, à étendre ses recherches des poissons vivants aux poissons fossiles, et alors s'ouvrit devant lui ce vaste champ dans lequel il devait recueillir une si riche moisson. Les *Recherches sur les poissons fossiles* sont aussi une de ses premières conceptions. Ce bel ouvrage, qui peut être regardé comme la continuation des « Recherches sur les ossements fossiles » de Cuvier, lui valut les distinctions flatteuses de diverses Académies et Sociétés, et les applaudissements des savants les plus distingués. C'est dans cette œuvre, qui reste un des principaux monuments de sa gloire, que brillent surtout les qualités éminentes du savant paléontologiste et que sa riche imagination prend tout son essor en se laissant cependant toujours guider par une critique sage et raisonnée, basée sur un travail consciencieux et sur une analyse minutieuse des plus petites parties de l'organisme.

La *Monographie des poissons fossiles du vieux grès rouge ou système dévonien*, etc., vint compléter tôt après la publication la plus importante qu'Agassiz ait créée pendant son séjour à Neuchâtel.

Mais la prodigieuse activité de cet homme ne pouvait être satisfaite par un seul objet d'études. Il avait l'esprit trop vaste, il était trop entreprenant pour réserver son attention à une seule classe du règne animal. Malgré l'incroyable labeur qu'exigeaient ses recherches sur les poissons, il s'occupa aussi des mollusques, qui furent de sa part l'objet d'études neuves et originales. La comparaison des coquilles fossiles avec les coquilles vivantes occupa premièrement son esprit. Il publia ainsi tout d'abord un *Mémoire sur les moules des Mollusques vivants et fossiles* (1839), auquel succédèrent des *Etudes critiques sur les Mollusques fossiles* (1840-45) et une *Iconographie des coquilles tertiaires* (1845). Les Echinodermes firent de sa part et de celle de Desor l'objet de travaux importants. Il trouve dans les fossiles des marnes et calcaires jaunes de Neuchâtel, qu'Aug. de Montmollin venait de décrire sous le nom de « terrain crétacé du Jura », les matériaux d'une première étude sur les Echinodermes de cette époque (1835), la plupart encore inconnus; puis il publie les *Monographies d'Echinodermes vivants et fossiles* (1838-42), la *Description des Echinodermes fossiles de la Suisse* (1839-40) et le *Catalogue raisonné des Echinides* (1847).

Agassiz semblait voué d'une manière presque exclusive aux recherches de zoologie et de paléontologie. Mais bientôt ces deux domaines ne lui suffirent plus et un champ de recherches nouveau vint s'offrir à lui. Chacun connaît aujourd'hui la théorie glaciaire, chacun a entendu parler de l'ancienne extension des glaciers, bien loin au delà de leurs limites actuelles, des roches polies résultant de leur frottement, des blocs erratiques qu'ils ont transportés à de grandes distances et à de grandes hauteurs. Mais avant 1837 tout cela était ignoré ou tout au moins la question n'avait encore été soulevée et discutée que très discrètement.

Deux hommes dont les noms, malheureusement trop ignorés, restent attachés à cette grande découverte, Venetz et



Jean de Charpentier, étaient seuls dépositaires d'une théorie fondée sur des observations irréfutables. Mais cette théorie était tellement en désaccord avec les idées reçues, elle était si hardie, que ces modestes savants n'osaient pas la proclamer, parce qu'ils ne parvenaient pas à la faire prendre au sérieux. Elle rencontrait de nombreux incrédules et parmi eux Agassiz lui-même. Charpentier lui fournit l'occasion de la vérifier, en l'invitant à passer ses vacances de 1836 auprès de lui. Enthousiasmé par ces découvertes, à la vue d'un champ nouveau d'investigation, converti par Charpentier lui-même aux idées nouvelles, il devint aussi ardent à les défendre qu'il l'avait été auparavant à les combattre.

Le 24 juillet 1837, la Société helvétique des Sciences naturelles se réunissait pour la première fois à Neuchâtel. Agassiz, nommé président, profita de la circonstance pour développer devant cet auditoire d'élite la théorie glaciaire. Son discours d'ouverture, qui contenait des idées si extraordinaires pour l'époque, eut un retentissement considérable. Présenté avec l'autorité d'une réputation et l'ascendant d'un grand enthousiasme, il ne pouvait manquer de faire sensation. Les contradicteurs furent nombreux, car jusqu'alors les géologues avaient unanimement attribué à l'action de l'eau le transport des blocs erratiques et les roches polies et striées. Aussi on comprend leur fureur en présence des assertions hardies d'un jeune savant de trente ans, qui venait bouleverser les idées reçues. Agassiz s'attira les foudres de Léop. de Buch, les protestations d'Elie de Beaumont et les murmures de tous les partisans des anciennes doctrines. Les uns juraient par la glace, les autres par l'eau et les torrents.

Cependant le jeune savant ne se borne pas à discuter avec des paroles. Fournir des preuves, apporter la démonstration des faits qu'il avance devient le seul souci du courageux novateur qui n'était pas homme à reculer devant les fatigues d'une pareille tâche. En présence d'une

théorie aussi nouvelle, la discussion devait nécessairement se porter sur les glaciers actuels, car pour admettre que les glaciers des Alpes aient pu s'avancer jusqu'au Jura il fallait savoir en vertu de quelles lois ils se meuvent dans leurs limites. C'est dans ce but qu'il entreprit pendant huit années consécutives, de 1838 à 1845, ces fameuses expéditions alpestres qui eurent dans le monde scientifique un si grand retentissement, expéditions poursuivies avec autant d'ardeur que de persévérance et d'intrépidité, et conduites avec la patience d'un bénédictin et l'exaltation d'un croisé.

Ce sont ces expéditions glaciologiques que Desor a popularisées dans deux volumes aujourd'hui fort rares, les *Excursions et séjours dans les glaciers et les hautes régions des Alpes*, où se trouve racontée au jour le jour la vie de ces pionniers aventureux de la science.

Tandis qu'Agassiz et ses compatriotes s'établissaient sur le glacier de l'Aar, son ami et collègue Arn. Guyot, avec une abnégation fraternelle jamais démentie, lui venait en aide en étudiant les terrains erratiques semés par les anciens glaciers disparus au nord et au sud des Alpes, et y consacrait ses vacances pendant sept années consécutives. Ses études faisaient partie du plan général, car tous les résultats obtenus étaient réciproquement communiqués et comparés. Même pendant ses excursions Guyot adressait à Agassiz les observations qu'il faisait, lui soumettant ses doutes, faisant appel à son expérience.

Agassiz fit paraître en 1840 le résultat de ses premières observations dans les Alpes valaisannes sous le titre *Etude sur les glaciers*. Son intention était de publier sur ce sujet un grand ouvrage en trois volumes. Le premier devait renfermer le résultat de ses observations personnelles, le second les travaux de Guyot et dans le troisième Desor exposerait le phénomène erratique en dehors de la Suisse. Le premier volume seul fut publié en 1847, sous le titre *Nouvelles études et expériences sur les gla-*

*ciers actuels*. Il renferme un résumé des observations faites pendant les séjours au glacier de l'Aar. Pendant qu'il était sous presse, son auteur partait pour les Etats-Unis et la publication de l'ouvrage magistral, le *Système glaciaire*, conçu par les trois collaborateurs, ne fut jamais reprise.

Sans doute l'idée-mère du rôle que les glaciers ont joué dans les phénomènes géologiques appartient avant tout à Venetz et il est juste de revendiquer pour Charpentier la priorité des recherches qui ont établi solidement cette théorie. Mais l'ardeur d'Agassiz, son dévouement scientifique, celui de ses amis, en particulier Desor et Vogt, contribuèrent pour une grande part à faire avancer et à populariser la question des glaciers. Et si Agassiz a reçu une puissante impulsion de ses deux prédécesseurs, on peut dire que c'est par sa méthode d'observation, par son raisonnement clair et logique, qu'il a assis l'étude de l'époque glaciaire sur une base vraiment scientifique. La proclamation de la théorie glaciaire, les recherches et les études poursuivies des savants neuchâtelois, ont contribué pour beaucoup à illustrer Neuchâtel, qui peut à juste titre être envisagé comme le point de départ du mouvement glacialiste, auquel plus récemment un de leurs jeunes compatriotes, dont le nom est encore présent à votre mémoire à tous, a attaché son nom.

Cependant le savant professeur ne s'est pas toujours borné à la publication de travaux originaux qui montraient le génie scientifique de leur auteur. Il s'est aussi attaché à des recherches plus arides. C'est ainsi qu'il rédigea patiemment le *Nomenclator zoologicus*, fruit de ses nombreuses études et de sa vaste érudition. Avec cet ouvrage, qui nécessita des recherches infinies et le concours de plusieurs spécialistes, l'auteur a eu le mérite d'avoir exécuté une entreprise devant laquelle bien d'autres avaient reculé et qui semblait marquer la fin d'une grande période de ses travaux. En même temps, il travailla à une *Biblio-*



*graphie zoologique et géologique*, qui fut publiée après son départ pour l'Amérique (1848-1854). Si nous ajoutons à ces différentes publications d'ordre zoologique, paléontologique et géologique, un grand nombre de notices sur des points spéciaux d'histoire naturelle, parues dans des revues de divers pays, on pourra se faire une idée de la somme de travail et d'énergie qu'a montré Agassiz pendant son séjour à Neuchâtel.

L'activité qu'il déploya durant ces quelques années fut quelque chose d'inouï et dont, ainsi que s'exprime un de ses biographes, l'histoire de la science n'offre peut-être pas d'autre exemple.

La période de travail incessante dans laquelle Agassiz s'était trouvé plongé pendant son séjour à Neuchâtel ne fut cependant pas pour lui une période heureuse. Il fut en proie à des soucis domestiques auxquels vinrent se joindre bientôt des embarras d'argent. Les expéditions aux glaciers et ses publications avaient été coûteuses. Il avait dû requérir le concours de deux aides, de trois dessinateurs, d'un mouleur, d'un lithographe. Le feu de son activité l'avait jusque là emporté sur la froide raison qui calcule et n'entreprend rien sans les facilités nécessaires, et il avait en définitive contracté des obligations que l'assistance de sa famille, de ses amis, les subsides que Humboldt avait obtenu du roi de Prusse étaient incapables d'éteindre. En outre, la discorde avait malheureusement pénétré dans le groupe scientifique de Neuchâtel.

Ce fut un heureux appel en Amérique qui, dans ces circonstances, sauva une situation qui devenait de plus en plus critique. Aussi le savant professeur prêta-t-il l'oreille lorsqu'il lui fut adressé. Afin de l'encourager dans sa résolution, Humboldt obtint pour lui de Frédéric-Guillaume IV une mission scientifique dans le Nouveau-Monde et le roi lui accorda une forte subvention dans l'intention que les collections qu'il amasserait dans ce voyage seraient essentiellement destinées au Musée de Neuchâtel et les doubles seulement à celui de Berlin.

Au reste, en quittant Neuchâtel, Agassiz ne faisait que mettre à exécution un rêve de sa jeunesse, car il avait toujours désiré prendre part à un voyage de découvertes où il aurait l'occasion d'utiliser la surabondance de force et d'énergie qui débordait en lui. Et si l'Amérique l'attirait, c'est sans doute que ce pays convenait mieux que tout autre à son génie entreprenant et que son infatigable énergie devait y trouver son véritable champ d'action. Après bien des hésitations il accepta, mais sans avoir un instant l'idée qu'il ne reviendrait pas. Il aimait trop sa petite patrie pour songer à lui dire un éternel adieu, et s'il partait joyeux à la pensée des choses nouvelles qu'il allait voir, c'était parce qu'il comptait bien revenir.

Cela se passait au printemps de 1845. Grand fut l'émoi lorsque le bruit se répandit que le professeur aimé allait partir et que Neuchâtel était sur le point de perdre l'homme éminent qui lui avait créé une réputation à l'étranger et avait attiré sur elle l'attention du monde savant. Plusieurs même, qui soupçonnaient les ambitions du grand naturaliste et les difficultés qu'il ne pouvait guère surmonter dans un centre aussi modeste, craignaient que cette absence ne fut un départ définitif; ils avaient la conviction que l'Amérique le retiendrait et qu'on ne le reverrait plus. Le plus affecté était Louis Coulon, qui voyait avec inquiétude s'éloigner cet ami dont les promesses de retour ne parvenaient pas à le rassurer.

Agassiz passa encore l'hiver de 1845 à 1846 à Neuchâtel, occupé à terminer différentes publications, retenu aussi par les démarches relatives à son remplacement à l'Académie, fondée quelques années auparavant et dont il était devenu un des principaux organes, comme aussi le plus bel ornement. Il partit les premiers jours de mars 1846 pour aller passer quelques mois à Paris et s'embarqua pour Boston en septembre, loin de se douter qu'en son absence une révolution emporterait sa chaire et qu'il allait trouver un établissement définitif par delà l'Océan.

Je renonce à suivre Agassiz en Amérique et à décrire la série de travaux qu'il entreprit aux Etats-Unis, — travaux d'ordre plus spécialement zoologique —, où sa carrière a été sinon plus brillante, du moins aussi brillante qu'en Europe. On sait quelle fut sa destinée dans le Nouveau Monde où il débarquait précédé par le prestige d'une réputation européenne, qui constituait à l'avance pour lui une condition de succès et comment il y trouva un théâtre approprié à son génie entreprenant, ainsi que des ressources que l'Europe ne lui eût jamais offertes. Et si dans le temps où il n'était encore qu'un pauvre étudiant il a rêvé un Eldorado approprié à sa passion pour l'histoire naturelle, son rêve s'est trouvé pleinement réalisé à la fin de sa vie.

Si nous nous demandons comment un homme de ce mérite, un savant que des écoles plus grandes et plus importantes que celle de Neuchâtel auraient si vivement désiré posséder, a pu consentir à se fixer dans cette petite ville, nous répondrons qu'Agassiz ne recherchait pas la fortune, car malgré que des offres brillantes lui fussent parvenues d'Allemagne et de Suisse, il resta fidèle au lieu de son choix. C'est qu'il avait trouvé à Neuchâtel un accueil chaleureux et sympathique, il y avait rencontré un terrain bien préparé, des esprits curieux de s'instruire, de bonnes volontés prêtes à le seconder, des facilités particulières pour les travaux qu'il méditait et des collègues dévoués comme lui à la science. Dans une lettre qu'il adressait, en 1838, aux personnes qui, à la suite du refus des appels qu'il avait reçus de Genève et de Lausanne, lui avaient témoigné leur gratitude en lui offrant un subside dont il avait un pressant besoin, il écrit ce qui suit : « ... outre la reconnaissance que je dois à tous ceux qui m'ont aidé à devenir ce que je puis être, il est une raison bien puissante qui m'attache à cette localité, c'est la conviction que j'ai acquise que la science y est aimée, favorisée, qu'elle est le point d'appui de toutes les

institutions du pays, qu'elle y est entourée de considération, qu'on lui élève des monuments presque gigantesques et qui seraient disproportionnés avec son étendue si la générosité des citoyens ne venait au-devant de leurs besoins et n'en assurait ainsi la prospérité. Cette conviction, le désir de vivre en dehors de toutes les tracasseries des coteries d'une grande ville et l'affection que j'ai vouée à ceux qui ont assez de foi en moi pour m'aider à devenir utile à la science que j'ai embrassée, sont des motifs trop puissants pour qu'ils n'aient pas aisément balancé des avantages purement matériels qui m'étaient offerts pour m'attirer ailleurs. »

Au reste, un des traits particuliers qui frappent chez Agassiz, c'est le grand désintéressement dont il fit preuve durant toute sa vie, s'oubliant lui-même et consacrant toujours la totalité de ses ressources à atteindre le but élevé qu'il poursuivait; il était avant tout dévoué à la science, il s'y donna tout entier, sans réserve. Mettant à contribution les talents des uns, la bourse des autres, ajoutant à tout cela ses ressources, son temps et son génie, il est arrivé au résultat que chacun connaît. L'argent n'avait de valeur à ses yeux que parce qu'il sert à l'avancement de la science. Il l'a prouvé en ne laissant à sa mort aucune fortune, bien qu'il ait été en situation de gagner des sommes considérables s'il l'avait voulu.

C'est un beau et fortifiant spectacle que celui de cette activité intense, soutenue sans défaillance pendant de longues années. Un immense savoir, des découvertes nombreuses, des vues neuves et hardies, inspirées par la pénétration de son esprit et mûries par la raison, une parole persuasive qui charmait ou captivait les âmes et les entraînait vers de hautes pensées, ont procuré à Agassiz l'estime et la réputation parmi ses contemporains, et une grande et heureuse influence dans le mouvement scientifique moderne. Homme d'action passionné, il avait le don de communiquer à ceux qui l'approchaient la flamme qui



brûlait en lui. Sa puissance de travail, son enthousiasme étaient contagieux, et soulevaient les dévouements. C'est un des plus beaux témoignages qu'on puisse lui rendre.

Il ne m'appartient pas de juger l'œuvre d'Agassiz. Mais, ce que l'on peut dire, c'est que si plusieurs des idées qu'il a émises ont été abandonnées, les discussions auxquelles elles ont donné lieu ont été une source de progrès féconds et le temps est venu où la puissance et la profondeur de son intelligence ont été dignement appréciées, car l'œuvre qu'il a laissée est considérable.

Le temps, qui efface tant de personnalités, perpétue et entoure sans cesse d'un nouvel éclat le nom de ces hommes rares qui semblent avoir révélé de nouveaux ressorts de l'intelligence et donné de nouvelles forces à la pensée, et comme leur esprit, devançant leur siècle, avait surtout en vue la postérité, ce n'est aussi que de cette postérité qu'ils peuvent attendre tout ce qui leur est dû de reconnaissance et d'admiration.